



JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os}. 367 à 385.

Paris, ce 4 février 1813.

AU RÉDACTEUR.

Je ne saurois vous dire, Monsieur, de quelle utilité a été pour moi la lecture de votre journal, dont j'ai parcouru avec soin tous les numéros qui ont paru six mois avant mon départ pour la capitale, où je me proposois depuis long-temps de faire un voyage. Nourrissez-vous des bons auteurs anciens et modernes, ne cessoit de me répéter mon père, et vous ne serez étranger à rien. Je suivis long-temps ce conseil, et je possédois des connoissances assez étendues et assez variées. Le hasard me fait un jour tomber votre journal entre les mains; que vois-je dans un des articles où vous peignez les mœurs actuelles? Que nos jeunes gens se passent fort bien de toute espèce d'érudition, qu'on juge Corneille en un seul trait d'esprit, et qu'il suffit d'un calembourg pour anéantir Racine, ou plutôt qu'on parle peu de ces gens-là, et qu'il suffit de raconter l'anecdote de la veille, de savoir la mode du jour, et d'être au fait de mille bagatelles, pour être l'homme le plus aimable de la société! Vous sentez que j'ai fait mon profit de cet article, et que, réfléchissant profondément, depuis ce jour, sur le vocabulaire des modes, j'ai appris mille choses importantes que j'ignorois absolument, et que je suis à même de tenir mon coin dans un cercle tout comme un autre. Les noms de witz-chouras, de canezou, de spencer, qui m'étoient inconnus, me sont devenus familiers, et je suis parfaitement au courant quand une femme cause de sa toque, de son ridicule, de son mameluck, etc. Comment donc! j'étois parvenu à assaisonner assez passablement les historiettes de notre petite ville, pour les rendre piquantes, scandaleuses même; j'ai créé

quelques calembourgs assez heureux ; et quand ma réputation a été faite en province , et que je me suis cru aussi instruit que les plus aimables ignorans de Paris , j'ai pris mon essor vers la capitale. Mon début a été assez heureux. Un habit d'une nouvelle coupe , idée que j'avois suggérée à mon tailleur , n'a pas mal réussi. C'est moi qui ai dit le premier ce mot sur la tragédie de *Tippoo Saïb* , mot que , par parenthèse , vous avez cité dans votre journal. Enfin en huit jours j'ai reçu plus de vingt invitations des maisons les plus distinguées , pour y aller passer la soirée , et l'un des banquiers les plus riches de Paris m'a prié à dîner ! C'est le comble de la faveur , n'est-ce pas ? Eh bien , Monsieur , cette bonne fortune a failli à être la cause de la disgrâce la plus complète. J'avois jasé avant le dîner d'une manière si futile , si légère , j'avois cité une anecdote du canal de l'Oureq que je faisais passer pour vraie , et qui n'étoit que le produit de mon imagination , j'avois , en un mot , tellement amusé la société , que le banquier , me prenant pour un des élégans les plus en crédit de Paris , voulut absolument me placer en face de lui : Vous servirez , me dit-il , quoique je fisse tous mes efforts pour m'en défendre , vous servirez , et vous répandrez sur mes mets ce sel dont vous savez si bien assaisonner vos discours. J'eus beau faire ; mon homme étoit tenace , il ajoutoit la même importance à sa cuisine qu'une femme à sa parure : me voilà placé , et forcé de découper et d'offrir. Je fis d'abord quelques maladresses , mais je me tirai assez heureusement de ce mauvais pas par un bon mot. Je ne sais , m'écriai-je , si c'est la faute du couteau ou la mienne , mais il faut que l'un ou l'autre nous n'ayons pas le fil.

Mais quand il fallut présenter aux convives d'une infinité de plats qui se succédèrent , mon embarras ne fit que s'accroître de moment en moment. Figurez-vous , Monsieur , que chaque mets était si bien déguisé , que je ne savais comment le qualifier : je croyois servir des pruneaux , c'étoient des alouettes ; je prenois des cuisses de volaille pour des cannetons. Celui-ci me demandoit du *chipolata* , je lui donnois de *l'aspic* ; celui-là vouloit du *carrik* , je lui faisais passer de la *bigarade*. En un mot , je ne fis que contresens et solécismes , et ma catastrophe fut complète , lorsqu'au dessert une dame m'ayant demandé du *baba* , je crus qu'on avoit résolu de me mistifier , et je fus obligé de quitter ma place. Ne pas savoir ce que c'est que du *baba* , du *baba* ! ce gâteau si connu , si recherché , si prôné , sans doute à cause de son nom , car il ne vaut pas le diable. Enfin l'oreille perça , je ne fus plus ce Parisien si aimable , je redevins le provincial le plus encrouté. Hélas ! je le vois , je m'étois lancé trop précipitamment dans le grand monde , et pareil à ce matelot qui s'embarque sans s'être muni de tout l'attirail nécessaire à la manœuvre , je fus prêt à faire naufrage à peine sorti du port. Non , Monsieur le Rédacteur , mon dictionnaire n'étoit pas assez complet , et c'est un peu votre faute. Vous parlez de tout ce qui est nouveau : chapeaux , robes , habits , bonnets , personnages , théâtres ; pourquoi ne pas nous entretenir aussi des découvertes nouvelles faites dans l'art de la cuisine ? De grâce , aidez-moi à réparer une disgrâce ; et en attendant une disserta-

tion profonde de votre part sur les premiers plats qui paroîtront, dites-moi ce qui contribuera le plus efficacement à perfectionner mon instruction, de la lecture du Cuisinier impérial ou de l'Almanach des Gourmands, et croyez, Monsieur, que ma reconnaissance pour vous sera complète alors que mon éducation sera finie.

Votre serviteur,

EMILE DESCHAMPS.

Les Plaisirs de l'Hiver ont été un peu troublés aux Variétés. La rondeur de Bosquier, la vivacité de M^{me} Barroyer, la jolie figure de M^{lle} Pauline, et la simplicité de Brunet, ont eu beaucoup de peine à soutenir cette pièce. Le vent de bise a soufflé à diverses reprises. Cela n'a pas empêché l'auteur, M. Sewrin, de se faire nommer.

Arsène, ou le Génie Maure, avoit été long-temps annoncé avec éloge dans les journaux, aussi la première représentation de cette pantomime a-t-elle attiré une grande foule au Cirque Olympique. La pièce n'est autre chose que *la Belle Arsène* renforcée d'un Génie et d'un Amour. Les scènes de féerie se succèdent avec rapidité, les décorations sont neuves et d'un bel effet, et les costumes très-brillans. Il ne falloit rien moins que ce luxe pour reproduire avec succès un ouvrage aussi ancien que celui-ci. M^{me} Franconi jeune justifie parfaitement le titre de *la Belle Arsène*.

Un homme se ruine-t-il en province ? il vient à Paris pour s'enrichir.

Un homme s'enrichit-il en province ? il vient se ruiner à Paris.

Il n'est pas rare de les voir ensemble reprendre la route de leur province, dans un état de misère semblable, et tous deux se plaignant de Paris.

Beaucoup de jeunes gens étonnent par leur faste. Demandez-leur ce qu'ils font pour se soutenir : chacun d'eux vous répondra : *Je suis jeune homme*. C'est donc un état bien lucratif que celui-là !

L'OBSERVATEUR.

AVIS D'UN PERE A SA FILLE.

L'habitude des actions de bonté, celles des affections tendres, est la source du bonheur la plus pure, la plus inépuisable.

Elle produit un sentiment de paix, une sorte de volupté douce, qui répand du charme sur toutes les occupations, et même sur la simple existence.

Prends de bonne heure l'habitude de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance éclairée par la raison, dirigée par la justice.

Ne donne point pour te délivrer du spectacle de la misère ou

de la douleur , mais pour te consoler par le plaisir de les avoir soulagées.

Ne te borne pas à donner de l'argent ; sache aussi donner tes soins , ton tems , tes lumières , et ces affections consolatrices souvent plus précieuses que des secours.

Alors ta bienfaisance ne sera plus bornée comme ta fortune : elle en deviendra indépendante ; elle sera pour toi une occupation comme une jouissance.

Jouis des sentimens des personnes que tu aimeras ; mais sur-tout jouis des tiens. Occupe-toi de leur bonheur , et le tien en sera la récompense. Cette espèce d'oubli de soi-même dans toutes les affections tendres , en augmente la douceur et diminue les peines de la sensibilité. Si l'on y mêle de la personnalité , on est trop souvent mécontent des autres. L'ame se dessèche , se flétrit , s'agrit même. On perd le plaisir d'aimer ; celui d'être aimé est corrompu par l'inquiétude , par les douleurs secrètes , que trop de facilité à se blesser reproduit sans cesse.

Ne te borne point à ces sentimens profonds qui pourront t'attacher à un petit nombre d'individus ; laisse germer dans ton cœur de douces affections pour les personnes que les événemens , les habitudes de la vie , tes goûts , tes occupations rapprocheront de toi.

Que celles qui t'auront engagé leurs services , ou que tu emploieras , aient part à ces sentimens de préférence qui tiennent le milieu entre l'amitié et cette simple bienveillance par laquelle la nature nous a liés à tous les êtres de notre espèce.

Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui : sens que tu es bonne , sans examiner si les autres le sont autant que toi.

N'attends , n'exige jamais des autres qu'un peu au-dessous de ce que tu serois pour eux.

Feu CONDORCET.

Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon , ou Notices sur leur ancienneté , leurs auteurs , les objets qu'on y a traités , le caractère de leur écriture , l'indication de ceux à qui ils appartinrent , etc. Précédés , 1^o d'une Histoire des anciennes bibliothèques de Lyon , et en particulier de celle de la ville ; 2^o d'un Essai historique sur les Manuscrits en général , leurs ornemens , leur cherté , ceux qui sont à remarquer dans les principales bibliothèques de l'Europe , avec une bibliographie spéciale des catalogues qui les ont décrits. Par Ant.-Fr. Delandine , bibliothécaire de Lyon , membre de l'académie de cette ville , correspondant de l'Institut (1).

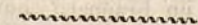
Ces manuscrits sont au nombre de 1518. Sous le n^o 1476 (ma-

(1) Trois volumes in-8^o, l'un de 485, l'autre de 542, et le troisième de 594 pages; prix, 20 francs, et, port franc, 24 francs, à Paris, chez Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n. 42.

nuscrits Béranger), se trouvent deux lettres de M^{me} la baronne de Kreudener, datées de Riga, et adressées à M. Béranger. (C'est l'auteur des *Soirées provençales*.)

« Français, dit M^{me} de Kreudener dans une de ces lettres, la nature vous traite en enfans gâtés ! sentez-vous tout votre bonheur ? Quel peuple dans l'univers a plus de grâces à rendre à cette Providence divine qu'osent nier les insensés ; non, je ne suis point aux bords de la Baltique ; non, je n'habite point les forêts de sapins ; je suis sur d'autres rivages moins déserts, moins arides ; je suis dans ce tant doux pays de France qu'on ne peut oublier, comme disoit Marie Stuart.... Ma fille, ma Juliette, mourante en Danemarck où elle naquit, m'a été conservée à Paris. C'est à Lyon que ma convalescence fut prompte et ravissante. J'y ai trouvé des amis vrais, des hommes éclairés qui m'encourageoient, qui me présageoient des succès, qui ne m'ont point trompée. C'est à Lyon que j'achevai *Valérie*. J'avois entrepris cet ouvrage à Genève, inspirée par les beautés mélancoliques du Léman et de la Grande-Chartreuse. Je terminai à Lyon ce romanesque, mais très-fidèle tableau d'une passion sans exemple comme sans tache. Ce n'est pas le desir d'étaler de l'esprit qui m'a inspiré ces pages que je crois touchantes..... Je vois au reste, par le succès de *Valérie*, que la piété, l'amour pur et combattu, les touchantes affections, et tout ce qui tient à la délicatesse et à la vertu, émeut et touche plus en France qu'ailleurs, plus à Lyon que dans aucune autre ville. »

Dans la seconde lettre, M^{me} de Kreudener, vivant à Riga, chez sa mère qui y tient le plus grand état de maison, peint ainsi les charmes de la retraite : « Otez le recueillement, la retraite, j'ai presque dit la solitude, tout est frivole, décousu, froid et vain dans la vie ; on est martyr de l'étiquette, toujours hors de soi et de la nature. Tout est perdu pour les personnes du plus grand monde dès qu'elles ne s'amuse pas. Les secrets du bonheur que la Providence offre aux cœurs simples, leur sont inconnus. La félicité et la vertu, ainsi que tout ce qui est sublime sur la terre, sont simples ; dès que nous voulons en faire des choses composées, elles nous échappent. O médiocrité, mère du bon esprit, je rêve tes songes ! tu vauds mille fois plus pour mon âme que ce faste qui m'entoure, ce luxe, ces vains dehors qui ne sont pas nous, qui dépendent de la fortune, et qu'elle accorde le plus souvent aux sots et aux pervers, pour nous en enseigner la véritable valeur. »



M A R I A G E S

Dans le département des Deux-Sèvres.

Le fiancé, accompagné d'un de ses parens et d'un parent de sa prétendue, va faire les invitations. Dans chaque maison il attache au lit du maître, un petit bouquet de laurier orné de rubans, et fait son invitation par un compliment très-long, qui est le même pour tous, et de temps immémorial.

Le jour fixé pour le mariage , les conviés se rendent de bonne heure ; plusieurs sont arrivés dès la veille. Ce beau jour est annoncé par des coups de pistolets. Les jeunes filles font la toilette de la mariée. Ses habits sont très-propres, mais dans la forme ordinaire (1) ; seulement les longues barbes de la coëffe sont rabattues , et le fond en est orné de clinquant et de brillans. Chaque jeune fille a soin d'y mettre une épingle, dans l'espérance d'être mariée plutôt. Son mouchoir est chargé de rubans , ainsi que sa ceinture , d'où pend une belle pelotte ou épinglier, et une bourse.

La mariée , ainsi parée , vient s'asseoir au milieu de la noce pour distribuer les livrées. Cela s'appelle *marquer*. En échange de son ruban , elle reçoit de chaque convive un baiser et quelque argent. On déjeûne , et l'on se dispose à aller à l'église : la mariée verse des larmes d'étiquette ; le plus proche parent du marié lui donne la main , et doit l'accompagner sans cesse jusqu'au soir. La cérémonie faite , les jeunes filles montrent avec enthousiasme l'énorme bouquet qu'elles ont préparé pour la mariée , et le lui attachent en chantant une chanson qui n'a point varié depuis trois cents ans , et qui retrace toutes les peines qui attendent la jeune femme dans son ménage. Ce bouquet est composé d'une grande branche de laurier enrubannée et chargée de pommes , de raisins , etc. On retourne avec la même pompe chez la mariée , on porte devant elle une quenouille garnie de lin ; donnée par sa mère , et symbole des travaux domestiques. Force cris *iouh ! iouh !* des coups de pistolets , se font entendre. On se met à table : la mariée a tous les honneurs ; son gros bouquet est *fiché* dans la muraille au-dessus de sa tête ; le marié , au contraire , est occupé à servir pendant tout le repas. La mariée doit danser avec tous les hommes et en être embrassée. Dans quelques contrées , on lui prend un soulier , et on le remplace par un sabot ; il faut qu'elle le rachète un écu. Ailleurs , on ne prend le soulier de la mariée que dans le cas où le parent , à la garde de qui elle est confiée , la quitteroit un instant. La nuit venue , de nouvelles chansons et des tintemens de verres , annoncent à la mariée qu'elle doit se retirer. Elle se dérobe à la danse , ses compagnes la suivent ; elle va coucher dans une maison étrangère. Les jeunes filles , qui assistent à son déshabiller , ont grand soin de reprendre les épingles qu'elles avoient attachées au chaperon de la mariée , et les conservent précieusement. Elles détachent ensuite la jarretière , pour être coupée et distribuée le lendemain , et cèdent la place au marié. Deux ou trois heures après , on prépare la soupe à l'oignon ; le vase qui la contient est porté par deux hommes vigoureux , sur un brancard couvert d'une nappe bien blanche , et toute la noce se rend à la porte de la chambre nuptiale : on en demande l'entrée par une chanson. La porte s'ouvre dès que la chanson est finie : la soupe se pose sur le lit des mariés ; ils mangent , on mange avec eux. La matinée du lendemain est employée

(1) C'est-à-dire, que le corset, au lieu d'être échancré , se termine en pointe vers le menton ; que les jupons sont courts et chargés de plis sur les hanches ; qu'au lieu de souliers ce sont des moles ; et que la coëffure , serrée sous le menton , tient les joues dans un état continuel d'engorgement.

en ma
traîne-
munit
rôt ; u
fuseau
paille
napp
et des

J'ai
de ma
billets
J'ai
perdu
Pou
perme
le me

« I
» vot
» et l
» c'es
» V
» du
» Vo
» ten
» je
» l'é
» fau
» J
» Vo
» ven
» dui
» rêt
» un
» ma
» A
» Ad
» l
» de
» reg
» E
» vot
» En
» mè
» S
La

en mascarades. Après le déjeuner, on commence la tournée ou le *traine-balai* : chacun prend des déguisemens ridicules ; l'un se munit d'une broche à laquelle tient un pain ou un morceau de rôti ; un autre porte un baril ; un troisième, une quenouille ou des fuseaux ; d'autres attachent à leurs cheveux de longues queues de paille ou un battoir à lessive, en guise de bourse, se couvrent de nappes et de serviettes, etc. Le baril se remplit dans chaque maison, et des vœux pour les mariés terminent la fête.

Monsieur le Rédacteur ,

J'ai trouvé hier, dans une loge de Feydeau, un petit portefeuille de maroquin rouge plein de billets de toutes sortes.... excepté de billets de banque pourant.

J'ai très-fort le dessein de le remettre à la personne qui l'a perdu.

Pour qu'on vienne le réclamer, je vais, si vous voulez bien le permettre, donner la copie d'une des notes qu'il renferme. C'est le meilleur moyen de le faire reconnoître.

Copie.

« Edmond, vous me traitez en ami, vous m'avez accordé toute
» votre confiance : c'est fort bien fait à vous. Je vous aime aussi
» et beaucoup. La meilleure preuve que je puisse vous en donner,
» c'est de vous fuir.

« Vous m'avez invité à vos fêtes : j'y suis allé. Vous m'avez dit
» du caractère de Mlle. votre sœur un bien extrême : je l'ai cru.
» Vous ne me parliez point de sa grâce touchante; mais je l'ai vue,
» tenez..... il faut que je vous fuie.

« J'ai un esprit difficile, une mauvaise tête. Quant à mon cœur,
» je ne sais ce qu'il est, il ne parle guère, et quand il parle je ne
» l'écoute pas. Tout cela ne conviendrait point à votre sœur, il
» faut absolument que je cesse de vous voir.

« Je comprends que vous allez traiter de folie tous mes aveux.
» Vous rirez : prenez garde que je ne vous mette dans le cas de
» verser des larmes. N'insistez pas pour que je continue des assi-
» duités qui m'enchantent, mais qui m'effraient. Je puis m'ar-
» rêter encore, plus tard je n'en aurois plus la force. Je suivrai
» un penchant trop doux; je finirai peut-être, non par mériter,
» mais par obtenir du retour.

« Alors tout sera perdu : je ferai le malheur de votre sœur.
» Adieu tout repos pour moi, pour vous, pour elle.

« Edmond ne me rappelez pas; car enfin je n'ai qu'une somme
» de courage. Je sens déjà que mes forces s'épuisent. J'ai déjà mille
» regrets : il y a deux jours que je ne l'ai vue.....

« Eh !... qui sonne chez moi? entrez. Quoi! c'est Pitter? c'est
» votre jokei? Vous voulez que j'aille dîner chez vous? oh ciel !...

« En bien ! c'en est fait, je cours.... vous porter ma lettre moi-
» même.....

« Sauve qui pent !.... »

La signature manque ici, la date est oubliée, l'adresse est dé-

chirée, le cachet est brisé, l'écriture est inégale et assez peu lisible.

Je ne doute pas que ces indices ne mettent le propriétaire du portefeuille à même de venir le reprendre.

Je l'attends, et je suis, Monsieur le Rédacteur, de vous ainsi que de lui, le serviteur très-humble.

LE RÔDEUR.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Séthos, Histoire ou Vie tirée des monumens anecdotes de l'ancienne Egypte. Traduit d'un manuscrit grec par l'abbé Terrasson. Nouvelle édition, revue, corrigée, précédée d'une notice historique et littéraire sur la vie et les ouvrages de l'abbé Terrasson, et suivie d'une table alphabétique. Six vol. in-18. Prix, 9 fr., et francs de port, 11 fr.

A Paris, chez D'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n. 80, près le collège de Justice.

Page 46, ligne 22 du dernier numéro de ce journal, au lieu de *o souvenir*, lisez : *au souvenir*.

MODES.

Quelques modistes mettent sur le bord de la passe de leurs chapeaux, un tulle uni, qu'elles plissent à plis ronds.

Les roses seules, les roses avec du réséda, les jacinthes couleur de rose, et de petites fleurs blanc et rose, qui ressemblent à des œillets, voilà les fleurs à la mode.

On taille toujours en pointes les pélerines des redingotes de casimir. Quelques élégantes portent des carricks. Une redingote de casimir n'a que deux pélerines; un carrick en a quatre. Les pélerines d'un carrick sont rondes.

Depuis quelque temps, presque toutes les robes parées se font à grande queue; elles ont pour garniture trois ruches de tulle, ou de crêpe découpé, entre lesquelles on pose un rouleau de satin blanc: les manches courtes se garnissent de pointes ornées de blanches: l'étoffe est du satin ou du reps, quelquefois du satin broché.

Déjà les hommes avoient, outre leur carrick, deux redingotes, dont une presque trainante. Une troisième redingote, qui vient de paraître, se fait en ratine gros vert, gros bleu ou brune. Elle n'a point de couture dans le dos. Deux tresses de soie, qui partent du collet et marquent la taille, aboutissent à une autre tresse en fer à cheval, et passent au milieu, ce qui forme trois branches: chaque branche est terminée par une frange. Sur la poitrine, ce sont des olives qui serment la redingote: les tresses cousues au niveau des olives, figurent un 8, ainsi renversé.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1288.

Ayuntamiento de Madrid



Ce J
le
six
En 18
une
Dra
à de
fran

On
arts in
Jadis
jambe
un tel
soum
Les
jeter à
mais
que l
passio
de la
jeté-b
mes y
tiste,
l'ame.
guidé
tantôt
temen
rouett
conse
harmo
même
dividu
une s
consta